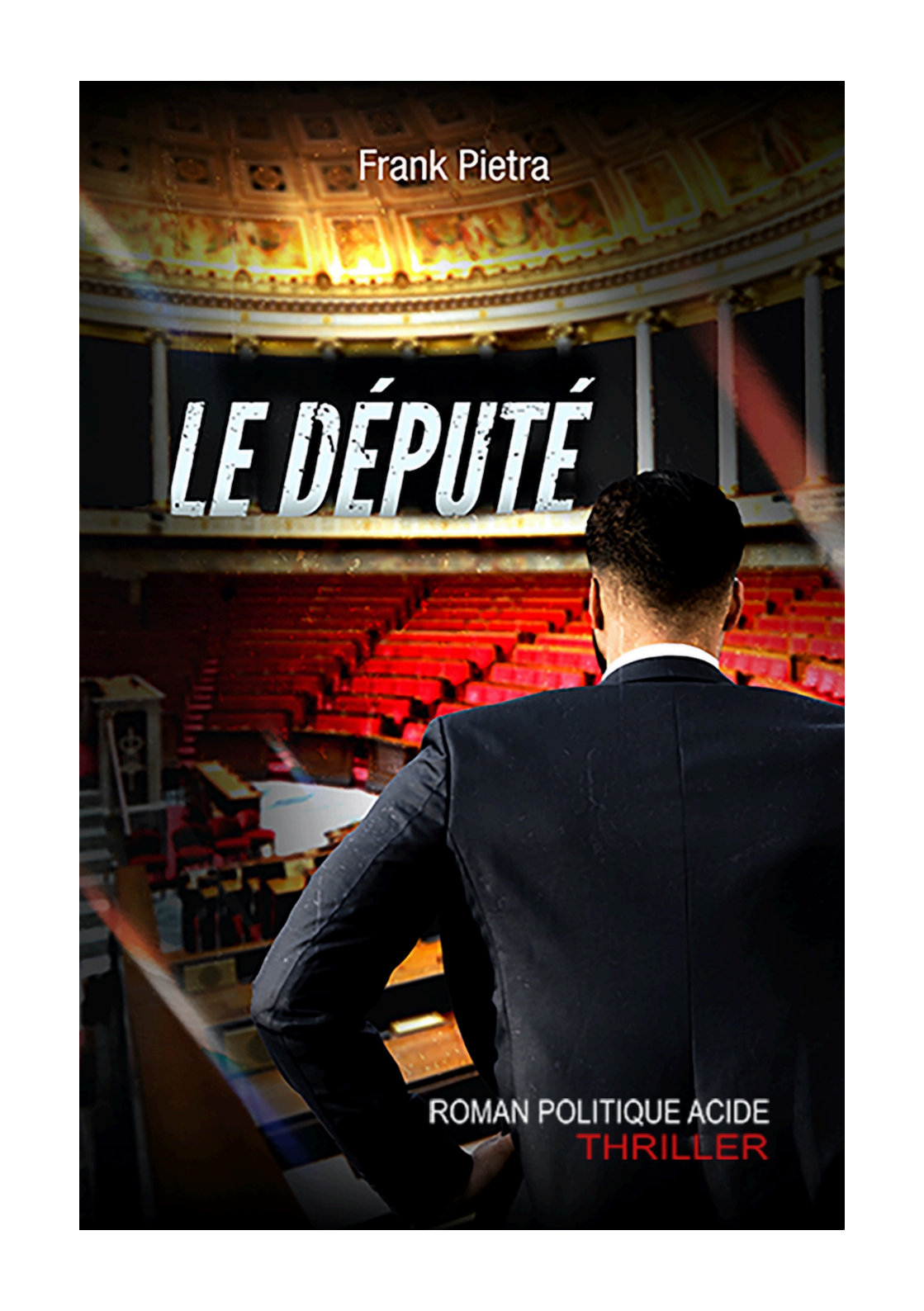




Frank Pietra

LE DÉPUTÉ

ROMAN POLITIQUE ACIDE
THRILLER

FRANK PIETRA

LE DÉPUTÉ

LE DÉPUTÉ

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Tous les noms, lieux, partis politiques ou fonctions évoquées dans ce roman sont utilisés dans un seul but : servir la fiction. Je ne nourris aucun ressentiment à l'égard de personne. Ni contre un village, ni un maire, ni un député, pas même contre un obscur conseiller général au regard fuyant.

Je ne milite pour aucun parti, je n'en glorifie aucun, je n'en attaque aucun. La politique n'est pas mon métier — le roman, si. Il m'a simplement fallu convoquer quelques éléments de notre paysage commun pour crédibiliser l'histoire. Si certains y voient des ressemblances... ce sera sans doute parce qu'ils ont de l'imagination.

Ce livre n'est ni une diatribe, ni un règlement de comptes. Il ne donne pas de leçon, ne propose pas de solution. Il montre,

il joue, il caricature parfois, il observe toujours.

J'ose espérer que celles et ceux qui se reconnaîtront sauront garder assez de recul — et d'humour — pour sourire. Peut-être même pour rire. Parce qu'au fond, rien ne dure. Et parce que dans ce monde bancal, on trouve de tout partout : des justes, des salauds, et quelques personnages trop complexes pour entrer dans une case.

Ceci est une fiction. Un roman. Le reste n'est que politique.

ALORS POURQUOI CE LIVRE ?

Parce qu'un jour, au sortir de la dissolution de 2024, Jonathan — attaché parlementaire enthousiaste et persuadé que rien ne résiste à une bonne stratégie — me suggéra de me présenter dans la deuxième

circonscription du Lot. « On aura l'appui du député de la première », me glissa-t-il, l'air de dire que tout était déjà joué. On avait même convenu que je serais le candidat, celui qu'on élirait. Puis, sans comprendre comment, je me retrouvai second sur l'échiquier, relégué au rang de remplaçant.

La suite fut un ballet étrange : quelques clins d'œil du RN, une main tendue — ou à peine entrouverte — de la LFI, un regard déjà ailleurs du PS, et cette sensation diffuse que, dans ce brouillard, j'avais fricoté avec quelque chose que je n'aurais pas dû approcher...

Très vite, j'ai compris que tout cela exhalait un parfum peu engageant, un mélange de sulfure d'hydrogène et de méthane-thiol — ces 1 % de gaz qui, dans un pet humain, suffisent à tout faire basculer. Cela puait, donc. Mes souvenirs un peu sacrés des grands hommes gaulliens se fissuraient comme une vieille statue de

plâtre qu'on avait longtemps prise pour du marbre.

Alors j'ai fui. Mais en fuyant, j'ai écrit. Parce que l'écriture, elle, ne demande ni investiture, ni parrainage, ni tractations d'arrière-salle. Elle permet seulement de regarder ce théâtre politique — parfois drôle, parfois triste, souvent absurde — et d'en faire un roman.

Rien de plus. Rien de moins.

LE DÉPUTÉ



LE DÉPUTÉ

PROLOGUE

Il se faisait appeler Étienne Brasseuil. Un nom qui sonnait comme une promesse de noblesse, mais qui n'était que l'invention bancaire d'un père absent et d'une mère dépassée. Étienne avait compris très jeune que le monde ne récompensait pas les honnêtes gens, mais ceux qui savaient s'inventer. Et lui, il s'était inventé une vie. Pas une, en fait. Des dizaines. Étienne était tour à tour fils de diplomate, survivant d'un crash d'avion, ancien pensionnaire d'une école militaire suisse, écrivain de l'ombre, stratège politique, ami d'un ministre.

Personne ne vérifiait jamais. Il fallait dire qu'il avait un certain talent : une voix rassurante, des yeux d'un bleu clair qui regardaient droit sans jamais cligner, et ce sourire... large, franc, presque attachant. Étienne avait le charisme des salauds. Le vrai, celui qui fait baisser la garde.

LE DÉPUTÉ

LE DÉPUTÉ

LE DÉPUTÉ

LE DÉPUTÉ

I

IL MENTAIT COMME IL RESPIRAIT

Il s'appelait Étienne Brasseuil. Un nom inventé. Ce n'était pas son véritable patronyme. Il avait trouvé celui-là dans un roman de gare abandonné dans le métro, précisément dans un wagon de la ligne 6, entre Daumesnil et Place d'Italie. Il s'était dit que ce nom sonnait bien. « Brasseuil », comme quelqu'un qui brasse de l'air ou de l'argent, ça tombait bien : il n'avait ni l'un ni l'autre, mais il savait en donner l'illusion. Et l'illusion, dans cette société, c'était déjà un pouvoir.

Étienne avait grandi dans un petit deux-pièces de banlieue, avec une mère accrochée à son poste de télévision comme à une bouée de sauvetage et un beau-père invisible, sinon pour éructer et distribuer des coups.

Très tôt, il avait compris que le monde n'était pas régi par la vérité, mais par la confiance. Il suffisait de paraître pour être. Il n'était pas intelligent dans le sens scolaire du terme. Il s'ennuyait au collège, ne comprenait rien aux intégrales ni aux dates de la Révolution française. En revanche, il avait une intelligence animale pour lire les gens. Il pouvait deviner, au regard d'un homme, s'il était sécurisé ou en manque d'attention. Une aptitude qu'il transforma vite en stratégie.

La première fois qu'il mentit sans honte, c'était en sixième. Il raconta à toute la classe que son père était pilote d'hélicoptère dans l'armée. Il n'avait jamais connu son père,

mais cette histoire eut un succès fou. Même les profs l'écoutaient avec intérêt. Il enchaîna ensuite : sa mère était journaliste pour un grand quotidien — elle signait sous un pseudo qu'il ne pouvait révéler —, son oncle dirigeait une galerie d'art à Berlin ; lui avait passé l'été au Japon.

Il brodait, inventait, enjolivait. Et personne ne questionnait. Les gens voulaient croire. Parce qu'un bon mensonge, ça apaise les frustrations de celui qui l'écoute.

Une fois adulte, il s'était perfectionné. Il était devenu un caméléon. Selon les interlocuteurs, il était consultant, entrepreneur, auteur, ancien collaborateur ministériel, spécialiste en communication politique. Il changeait de costume comme de chemise. Il récupérait des cartes de visite oubliées dans des salons professionnels, les modifiait, les faisait imprimer. Il avait même créé un faux site Internet pour une fondation imaginaire qui, soi-disant, finançait des

projets de développement durable en Somalie. Il s'était filmé dans un bureau loué à l'heure, parlant en anglais approximatif devant une carte de la Corne de l'Afrique, pour publier la vidéo sur LinkedIn. Cela lui avait ouvert des portes. Trop facilement.

Mais Étienne ne se contentait jamais de peu. Il lui fallait plus. Une reconnaissance publique. Des applaudissements. Une tribune. Des micros tendus.

— Tu veux être connu, lui avait dit un jour Clémentine, son amie d'enfance, un peu mère, un peu psy, un peu perdue.

— Je veux être nécessaire, avait-il répondu sans ciller.

Ce qu'il voulait, au fond, c'était l'impunité de ceux qu'on appelle « Monsieur le Député ».

Un soir, infiltré dans une réception pré-électorale, il avait assisté à la remise d'un cadeau trop volumineux pour être innocent, offert avec le cérémonial discret des

arrangements entre gens bien placés. Sans un mot, il l'avait tendue à sa secrétaire, qui l'avait aussitôt enfouie dans un cabas à fleurs, vaguement noble, vaguement marché. En dix minutes, trois lobbyistes l'auraient embrassé si le moment n'avait pas été aussi public. À défaut, chacun y alla de sa petite phrase, soufflée à mi-voix. Dans l'air, ces parfums discrets de voyages à offrir, de dîners à promettre, de dons à planquer ailleurs. Rien de solide. Tout en nuance. Et il aimait déjà ça.

Il avait compris que le pouvoir, le vrai, n'était pas dans la maîtrise des dossiers, mais dans la mise en scène permanente. Il se dit qu'il pouvait faire ça. Qu'il pouvait faire mieux.

Ce soir-là, en rentrant, il décida de se présenter un jour à des élections. Il ignorait encore lesquelles, où, comment, sous quelle étiquette. Mais il le ferait.

Et il gagnerait.

LE DÉPUTÉ

2

IL SAVAIT SON MOMENT VENU

Étienne s'était réveillé avec une certitude. Pas une intuition vague, non. Mais une évidence : il devait entrer en politique. Pas pour servir. Pour s'imposer. Pour exister. L'ego d'Étienne n'était pas surdimensionné ; il était cosmique. Il aurait pu écrire un livre intitulé *Moi* et le publier en trilogie.

Il ne s'intéressait ni aux lois, ni aux débats. Ce qui l'excitait, c'était l'aura, les interviews, le poids d'un nom imprimé sur un bulletin de vote. « Brasseuil », ça claquait. Il s'était entraîné à le prononcer

devant un miroir. Lentement d'abord, puis avec le sourire. Ensuite, avec gravité, comme s'il annonçait une décision capitale pour l'avenir du pays.

Il commença à hanter les réunions publiques. Il posait des questions à voix haute, toujours trop longues, pour qu'on le remarque. Il serrait des mains, notait des noms, faisait semblant de s'intéresser à des problèmes qu'il n'écoutait pas. Le secret de sa méthode ? Il répétait à l'envie : « Je comprends ce que vous ressentez. » Puis il regardait la personne, droit dans les yeux. Ça suffisait. Ils l'aimaient.

Étienne ne comprenait pas le monde, mais il comprenait les individus. Mieux que personne.

Un jour, il inventa une fausse association d'entraide citoyenne. Il loua une salle municipale à crédit, fit venir deux bénévoles

recrutés sur un groupe Facebook, distribua des prospectus avec sa photo et le slogan :

Rendre la parole au peuple.

Tout ça n'avait aucun contenu, mais une sacrée gueule sur les réseaux. Il engagea un photographe free-lance pour immortaliser l'événement. Les images circulèrent. Les likes affluèrent. Même un petit site d'actualités locales publia un article avec le titre :

Un homme neuf veut réparer la démocratie.

Clémentine, elle, observait tout ça de loin. Elle avait longtemps tenté de l'arrêter, de lui faire entendre raison. Mais Étienne, c'était un cheval lancé à toute vitesse, lancé dans le vide s'il le fallait. Et ceux qui tentaient de l'arrêter se faisaient piétiner.

— Tu sais que t'es malade, Étienne, lui dit-elle un soir.

Il haussa les épaules.

— Le monde est malade, Clém. Moi, je fais juste de la fièvre.

Elle éclata de rire, malgré elle. C'était ça, le pire avec lui. On finissait toujours par rire. Il avait cette énergie. Cette capacité à effacer la gêne par le charme, à faire passer l'absurde pour du génie.

Cependant, quelque chose grondait. Une rumeur. Une colère. Étienne s'en moquait. Il avait lu Machiavel. Il connaissait l'axiome :

Il vaut mieux être craint, qu'aimé.

Lui voulait être les deux.

L'annonce de la dissolution, en juin 2024, fut un cadeau tombé du ciel. Il le comprit immédiatement. Tandis que les autres paniquaient, il se frottait les mains.

Il savait que son moment était venu.

3

LE TREMPLIN D'UN CHAOS

Quand le président Macron annonça, en juin 2024, la dissolution de l'Assemblée nationale, Étienne ne vit ni crise, ni chaos. Il vit une ouverture. Une faille dans le système. Une porte entrouverte sur son rêve le plus viscéral : devenir député.

— Je vais me présenter, déclara-t-il à Clémentine.

Elle n'en revenait toujours pas qu'il soit encore en liberté.

— Te présenter à quoi ? À l'accueil d'un hôpital psychiatrique ?

Il rit, comme toujours. Il savait retourner les moqueries à son avantage.

— Le pays a besoin de personnes comme moi. Des visionnaires. Des audacieux.

Il disait ça en regardant son reflet dans la vitre d'un café, le menton levé, comme un général en campagne. Un échiquier se dessinait dans sa tête. Un roque prémonitoire. Et il entendit :

« Le... Député Brasseuil. »

Il se redressa, sourit. C'était du caviar.

La dissolution avait fait l'effet d'un coup de feu dans une pièce remplie d'essence. Partout, les états-majors paniquaient, les partis se recomposaient à la va-vite, les barons locaux cherchaient des parachutes. Le Président, avec sa voix de velours et ses yeux de marbre, avait lancé la France dans le vide. Étienne, lui, y avait vu un trampoline.

Il ne dormait plus. Il traçait des plans sur une nappe, sur le miroir de la salle de bain, sur l'écran de veille de son téléphone. Il comparaît les circonscriptions comme un chasseur choisit son gibier : il cherchait la plus vulnérable. Pas celle où il avait grandi — il n'y avait aucun intérêt émotionnel dans sa décision. Il voulait une zone fracturée, désabusée, oubliée par les grands partis, mais suffisamment peuplée pour faire du bruit.

Il espérait mettre la main sur une circonscription branlante. Pas trop proche de Paris, pas tout à fait rurale. Un no man's land électoral, avec un sortant fatigué qui ne rempilerait pas. Le genre d'opportunité qu'on guette comme une place libre dans un wagon bondé.

Il se mit à apprendre les codes, les mots. En une semaine, il avait mémorisé les bases de la Constitution, quelques lois majeures, des citations choisies de De Gaulle et de

Pierre Mendès France. Pas par passion, mais parce qu'il fallait paraître crédible. Il s'exerçait à parler dans un dictaphone, pour corriger sa voix, gommer les hésitations. Il s'entraînait à serrer les mains, à regarder longuement sans cligner, à incliner légèrement la tête quand on parlait d'un décès, à rire sur commande.

Il n'avait aucune conviction politique. Il en changeait selon l'heure de la journée. Social quand il parlait à une infirmière. Écologique avec un jeune militant. Sécuritaire avec les anciens. Toujours avec le même aplomb. Il ne mentait pas, il adaptait. Il préférait ce mot.

— Ce n'est pas de la manipulation, disait-il à Clémentine. C'est de la stratégie empathique.

Elle levait les yeux au ciel.

— Ben voyons...

— Tu sais, ajoutait-il, ce ne sont jamais les idées le vrai danger. Le danger, c'est le moment précis où les citoyens sont prêts à les entendre.

Elle avait blêmi. Il avait ri.

Étienne ne croyait pas au mal ni au bien. Il croyait au levier. Aux boutons qu'on peut presser pour faire bouger les masses. Et il les avait trouvés : la peur, l'humiliation, la revanche. Il allait les actionner un par un.

Son premier discours de campagne, il le fit dans une salle des fêtes presque vide. Trois retraités, un vigile somnolent et un stagiaire de la mairie. Il parla quand même. Pendant une heure. Il improvisa tout. À la fin, les trois retraités étaient debout, à applaudir. Le vigile avait filmé en discret, posté sur TikTok. La vidéo fit 200 000 vues. Étienne la retoucha lui-même, ajouta une musique dramatique, des sous-titres blancs. Le résultat était presque émouvant. On aurait

dit un prophète oublié, ressuscité dans une salle municipale.

C'était le début de la légende.

Il créa sa propre affiche. Noir et blanc, visage en gros plan, yeux plongés dans le vide, avec une seule phrase :

Vous méritez mieux.

Pas de parti, pas de logo. Du storytelling pur.

Il n'avait pas d'équipe. Alors, il recruta. Il prit un étudiant en communication, un ancien analyste d'un institut de sondages au chômage, une influenceuse locale qui vendait du thé détox, et un chauffeur Uber qui connaissait tous les raccourcis du département. Il leur promit monts et merveilles. Ils le crurent. Ou firent semblant ?

Il parlait de sa campagne comme d'une guerre. Il appelait ses opposants « les clans en place ». Il évoquait « le système qui tremble » et « le peuple qui se lève ». Il avait

un discours pour tout, et surtout pour rien. Une perfection de vide emballée dans du sens.

Clémentine, elle, observait. Elle ne disait plus rien. Elle savait que le train était lancé. Que le mur viendrait, mais qu'il ne freinerait même pas.

Un soir, après un meeting improvisé devant une supérette de quartier, Étienne reçut un appel anonyme.

Silence au bout du fil. Puis un souffle.

Puis un mot :

— Dégage.

Il sourit.

« C'est que je dérange », pensa-t-il.

Mais il fit changer la serrure de chez lui.

Le lendemain, un autre appel. Cette fois, une voix. Distordue.

— On sait qui tu es. On te regarde.

Il raccrocha, posa le téléphone, et rit. Mais ce rire sonnait creux. Très creux.

Il n'avait pas peur. Pas vraiment. Mais il sentait l'ombre. Et cette ombre, paradoxalement, l'excitait. Il voulait briller. Tant pis si ça attirait les vautours. Ou les corbeaux.

L'espoir, ce parasite obstiné, s'invitait de nouveau quand une vieille dame lui tendit la main :

— Vous allez gagner, Monsieur Brasseuil. Je le sens.

Il prit sa main dans les siennes. La serra longtemps.

Il ne se souvenait plus si elle s'appelait Mireille ou Monique. Ce n'était pas grave. Il allait gagner.

Même s'il devait tout brûler pour y arriver.

4

L'ART DE TOUT OSER

Étienne ne savait rien du fonctionnement d'une circonscription. Il ignorait ce qu'était une « commission parlementaire », une « motion de censure », ou le rôle réel d'un député. Mais il savait une chose : s'entourer. Il mit donc la main sur Jonathan, cet assistant parlementaire abandonné par un élu LR d'Alsace. Il lui promit un poste de chef de cabinet et un salaire mirobolant. Le jeune homme, naïf mais brillant, accepta. Il fut le premier pion d'un échiquier que Brasseuil dessinait au fil des jours.

Ensuite, vinrent les jeunes militants. Faciles à convaincre avec de beaux discours sur le « renouveau républicain » et « la fin de la vieille politique ». Étienne copiait ses slogans sur les réseaux sociaux, les adaptait avec talent, les récitait en boucle.

Il était partout. Sur les marchés, dans les meetings improvisés, à la sortie des écoles. Il faisait des selfies, embrassait des bébés, fustigeait les élites corrompues en se faisant passer pour l'un des leurs.

Mais à force de tirer sur la corde, elle commençait à grincer. Clémentine, inquiète, s'était mise à fouiller. Elle découvrit que l'université prestigieuse dont Étienne se vantait d'avoir été diplômé n'avait aucune trace de lui. Que son dernier employeur, un cabinet de lobbying parisien, n'avait jamais entendu son nom. Le vrai, le faux. Et surtout, qu'une certaine Carla, ancienne associée dans une startup bidon, l'avait poursuivi pour escroquerie. L'affaire avait été classée,

faute de preuves. Comme souvent avec les beaux parleurs.

Clémentine voulut l'alerter, lui dire de ralentir, qu'il allait trop loin.

— T'en fais pas, répondait-il. Les gens croient ce qu'ils ont envie de croire. Et moi, je leur vends du rêve.

Elle comprit alors qu'il ne reculerait devant rien. Pas même l'irréparable.

LE DÉPUTÉ

5

LA CAMPAGNE DE LA PEUR

Les dernières semaines avant le vote furent un carnaval de manipulations. Étienne fit circuler de fausses rumeurs sur ses adversaires. Il inventa des chiffres, des sondages, des menaces.

Il prenait plaisir à créer la panique. Il savait que l'inquiétude était une boussole puissante : elle pointait toujours vers celui qui criait le plus fort.

Il avait trouvé son carburant : la peur.

Pas la peur franche, brutale, celle qui fait fuir. Non, une peur rampante, insinuée,

presque confortable. Celle qui incite les gens à vouloir croire en un sauveur, même s'il ment, même s'il effraie, surtout s'il effraie.

Et pourtant, un soir, il eut peur. Une vraie peur. Quelqu'un l'appelait, sans parler. Un soupir qui en disait long. Un corbeau, sûrement. Peut-être un ancien associé. Une. Ou un des dégâts collatéraux de ses multiples arnaques. Étienne n'aimait pas qu'on lui tienne tête. Il fit surveiller sa boîte aux lettres. Il installa une caméra.

Pourtant, il ne stoppa pas sa course. Au contraire, il accéléra.

Il n'avait pas d'équipe de communication officielle. Juste quelques jeunes accros aux réseaux sociaux, prêts à faire des montages vidéo à la chaîne contre deux sandwiches et une promesse d'avenir. Il leur donnait des instructions floues, puis disparaissait. Ils avaient toute liberté. Plus c'était sale, plus ça marchait.

Un homme politique local soupçonné d'agressions sexuelles.

Le visuel suggérait un de ses adversaires. Aucun nom, bien sûr. Mais l'allusion suffisait. La publication faisait le tour des téléphones. Personne ne pouvait publiquement la partager sans se salir, mais tout le monde la consultait.

Étienne n'avait peur de rien. Il disait parfois, en riant :

— On ne gagne pas une guerre avec des fleurs.

Il voyait cette campagne comme une guerre. Il parlait de « zones à conquérir », de « neutraliser les figures hostiles », de « s'appuyer sur le terrain local comme base stratégique ».

L'ancrage au ras du bitume.

Il avait même élaboré un tableau Excel avec des cibles. Pas les électeurs. Les

personnes à décrédibiliser. C'était cynique. Efficace.

Il envoya un faux courriel d'un adjoint au maire à un blogueur local, insinuant que le candidat socialiste avait planifié un licenciement massif dans une entreprise de recyclage. Étienne savait que c'était faux, mais les démentis viennent toujours après. Et dans le brouhaha médiatique, l'image reste.

Un jour, il fit pleurer une retraitée en direct sur Facebook Live.

Elle s'appelait Geneviève. Elle expliquait qu'elle n'avait plus les moyens de se chauffer l'hiver.

Étienne fronça les sourcils, posa la main sur son épaule, et déclara, d'une voix bouleversante :

— Geneviève est la preuve vivante que ce pays a trahi les siens. Vous imaginez ? Une femme qui a travaillé toute sa vie, qui

aujourd'hui doit choisir entre manger ou se chauffer...

— C'est dur, vraiment, chougna la vieille dame.

Puis il fixa la caméra.

— Et pendant ce temps, les élites se font livrer des sushis en voiture avec chauffeur.

La vidéo explosa sur les réseaux. En moins de vingt-quatre heures, elle dépassa le million de vues. Geneviève fut invitée sur BFMTV. Étienne l'y accompagna, la soutint, puis ne répondit plus jamais à ses messages après l'enregistrement. Elle n'était qu'un tremplin, un accessoire. Un déguisement d'empathie.

Clémentine suivait cette escalade avec une boule au ventre. Elle se demandait jusqu'où il irait. Elle se souvenait d'un Étienne drôle, borderline, mais encore humain.

Celui-ci avait changé. Son regard s'était durci. Il ne riait plus vraiment. Il jugeait. Tout. Tout le temps.

Elle essaya de le confronter.

— Tu es en train de devenir dangereux, Étienne.

Il la fixa longuement, puis répondit, calmement :

— Non. Je suis en train de devenir incontournable.

Puis il s'éloigna. Il avait rendez-vous avec un ancien préfet à la retraite, qui lui prêtait son carnet d'adresses. Étienne savait se rendre utile. Il proposait des interventions en visio, du conseil stratégique, des promesses d'influence. Il s'adaptait à chaque interlocuteur comme une seconde peau.

Mais cette montée en puissance ne se faisait pas sans bruit. Des lettres anonymes commencèrent à arriver. D'abord dans sa

boîte aux lettres personnelle. Puis sur le pare-brise de sa voiture.

Des messages brefs, tracés à l'encre noire :

On sait.

Rendre justice.

Ou :

Trop tard pour fuir.

Étienne ne les montrait à personne. Il les brûlait. Il ne voulait pas donner à ses ennemis l'impression qu'il vacillait. Il avait même intégré ces menaces dans sa « mise en récit » personnelle.

Lors d'un meeting de quartier, il mit à l'épreuve son « accroche narrative » en lançant :

— On me menace. On me veut du mal. Parce que je dérange. Parce que je porte votre voix. Mais je ne reculerai pas !

Tonnerre d'applaudissements. Les gens aiment un héros. Mais ils adorent une victime héroïque.

Un matin, il trouva un rat mort dans sa boîte aux lettres. L'animal portait un petit papier autour du cou :

Tu fais le malin, tu finiras comme lui.

Il en rit nerveusement, mais fit poser une deuxième caméra de surveillance. Puis une troisième. Changea ses itinéraires de déplacement. Il aimait provoquer, mais il voulait garder le contrôle du chaos. Il ne tolérerait pas les imprévus.

Étienne ne dormait plus que par fragments. Il se couchait à cinq heures du matin, relisait ses publications, analysait les statistiques, espionnait ses concurrents. Il n'était pas un candidat. Il était une opération psychologique à lui tout seul.

Clémentine, elle, continua d'enquêter. Elle n'avait pas abandonné l'idée de le faire tomber. L'arrêter. Pour son bien. Pour qu'il vive. Elle récupéra des témoignages d'anciens collègues, d'anciennes petites amies, Carla, et même d'un type qui disait avoir perdu 10 000 euros dans un projet chimérique avec lui. Elle préparait un dossier. Elle hésitait.

— Si je parle maintenant, disait-elle à un ami journaliste, est-ce que je ne vais pas le rendre encore plus célèbre ?

L'ami hocha la tête.

— Possible. Mais si tu te tais, il deviendra intouchable.

Elle savait. Elle avait toujours su. Étienne n'était pas un escroc de plus. Il était un miroir. Et les gens adoraient ce qu'ils voyaient dans ce miroir.

La peur fonctionnait. Le chaos, aussi.

Et Étienne avançait. Toujours.

LE DÉPUTÉ

6

L'ÉLECTION

Le premier tour avait eu lieu sous un soleil sale, avec cette chaleur qui colle aux murs et rend les esprits plus malléables. Étienne avait voté tôt, le regard altier, costume clair, sourire d'ambassadeur. Un jeune photographe le suivait discrètement, immortalisant chaque geste comme s'il s'agissait d'un sacre républicain. Il avait tendu son enveloppe dans l'urne avec une lenteur calculée. Il voulait que chaque cliché crie : « Voici un homme sûr de lui, prêt pour le pouvoir. »

À 20 h, les résultats tombèrent.

Étienne en tête.

Devant les candidats des partis traditionnels. Devant les notables. Devant celui qui se croyait intouchable depuis trois mandats. C'était un coup de tonnerre dans un ciel déjà fissuré par les tensions politiques nationales. Les journalistes locaux titrèrent :

Le phénomène Brasseuil.

Les chaînes d'info en continu cherchaient une figure « différente », hors système. Il était parfait pour ça.

Les journalistes parlaient de lui comme d'une « surprise », d'un « outsider atypique ». On le comparait à Coluche, à Trump, à un Robin des Bois numérique. Lui souriait, levait les bras, imitait un homme humble. À l'intérieur, il jubilait comme un voleur dans une banque sans alarme.

Mais les murs se rapprochaient.

Il donna une interview sur un trottoir, entouré d'une foule qu'il avait lui-même rameutée via ses groupes WhatsApp. Il parlait de « victoire populaire », de « justice sociale », de « renaissance démocratique ». Il avait préparé ces phrases à l'avance. Il savait comment les faire sonner comme de l'improvisation sincère.

Mais quelque chose coïncait.

Un bruit de fond. Une gêne.

Le matin même, Clémentine avait publié un post sur un compte Twitter créé spécialement pour l'occasion. Un thread précis, documenté, glacial. Elle avait gardé les captures d'écran de ses anciennes escroqueries, les preuves de ses identités fictives, ses faux diplômes, ses promesses de financement jamais tenues. Elle y mettait aussi les témoignages qu'elle avait collectés d'alliés abandonnés. Pas des attaques faciles. Des faits. Imparables.

Le dossier était solide. Explosif.

Elle balançait tout.

Elle ne l'avait pas signé de son nom. Elle n'était pas suicidaire.

Mais le post avait pris. Lentement d'abord, puis violemment. En fin d'après-midi, il faisait le tour des rédactions. Une journaliste d'un hebdomadaire national l'avait repris. Et là, tout s'était accéléré.

Étrangement, Étienne n'avait pas paniqué. Il connaissait ce terrain. Le scandale, il savait l'absorber. Il avait même toujours compté dessus. Il croyait au proverbe inversé :

Parlez de moi en mal, mais parlez de moi d'abord.

Il appela son attaché de presse improvisé — un étudiant à peine majeur — et lui dicta un communiqué :

Ces attaques infondées, malveillantes, visent à salir une dynamique populaire authentique. Je suis victime de ceux que je dérange.

Il ajouta un smiley-sourire à la fin. Et le communiqué fut diffusé. En boucle.

Mais cette fois, ça ne passait pas.

Les gens doutaient.

Certains militants le quittèrent. Les médias ne le traitaient plus comme un outsider cool, mais comme un imposteur inquiétant. Un chroniqueur du matin glissa :

— Si tout est faux chez lui, alors même sa victoire serait un mensonge.

Étienne sentit la faille.

Il tenta de reprendre la main.

Il organisa un débat de dernière minute. Un face-à-face télévisé contre son adversaire du second tour : une femme posée, ancienne juge, paraissant intègre jusqu'à la moelle. Il croyait pouvoir la ridiculiser. La casser. Mais elle resta calme. Elle avait lu le thread. Elle cita mot pour

mot certaines phrases. Il nia. Sourire crispé. Puis il bafouilla. Tenta un trait d'humour :

— Je suis peut-être un peu baratineur, mais au moins, je ne suis pas ennuyeux.

Personne ne rit.

Il quitta le plateau sans saluer.

La vidéo fit le tour de l'hexagone en une heure.

Le samedi soir, seul dans son appartement, Étienne tournait en rond. Il regardait en boucle les commentaires sur X, sur Facebook, sur Telegram. Il voyait ses soutiens d'hier se désolidariser, avec cette formule hypocrite :

« Je ne cautionne pas tout, mais il pose de vraies questions. »

Il enrageait. Il jeta son téléphone contre le mur. Puis il s'effondra dans le canapé. Il ne dormait plus. Il avait mal à la mâchoire. Il

serrait les dents en dormant. Il faisait des rêves de trahison, de sang sur le pupitre de l'Assemblée, de visages sans yeux qui scandaient son nom puis le huaient.

Le dimanche arriva.

La ville était calme. Trop calme. Il marcha jusqu'au bureau de vote sans son staff. Il voulait sentir l'air, la tension. Mais les regards avaient changé. Moins admiratifs. Plus prudents. Comme si l'électorat avait vu derrière le masque. Comme s'il comprenait, trop tard, qu'il avait applaudi un miroir.

À 20 h, il perdit. De peu.

49,3 %.

Ce chiffre le hanta immédiatement. 49,3. Le même que l'article honni de la Constitution. Une ironie mordante. Étienne Brasseuil, l'homme qui voulait contourner les règles, s'effondrait sur une règle.

Il n'y eut pas de discours.

Il coupa son téléphone.

Il ne rentra pas chez lui. Il marcha longtemps, dans les rues vides. Il descendit dans le métro, sans ticket, sans but. Il s'assit sur un banc, face au mur. Il resta là une heure, deux peut-être. Il pensait à tout ce qu'il avait construit. À tout ce qu'il avait détruit.

Il ne pleura pas.

Il disait ne pas être ce genre d'homme.

Mais quelque chose se brisa. Pas un cœur. Un élan. Une sorte d'illusion intime. Celle de l'invincibilité.

Tout foutait le camp.

« À quoi bon, se disait-il, si tout fout le camp. Les institutions branlent comme des vieilles charpentes sous les termites. La Constitution est attaquée au lichen. Comment en serait-il autrement avec ce Conseil constitutionnel ? Une maison de

retraite pour vieux sages fatigués, réorientés. Le Parlement ? Une fosse à punchlines. Plus rien ne tient debout — ni les règles, ni les postures. Une crise politique permanente devenue respiration du pays. Crise institutionnelle ? Bien sûr. Crise morale ? Depuis longtemps. Et comme toujours, on colle des rustines sur une coque éventrée, pendant que les médias commentent la noyade, live. Et la guerre. Pas loin. Une guerre à ciel ouvert en Europe, en sursis comme un condamné en attente de grâce, juste avant le dernier clic du missile russe. Les frontières tremblent, les alliances sentent le réchauffé, et au sommet, ça continue à parler d'éthique et de numérique. Tout fout le camp. Il faudrait balancer un grand coup de pied dans ce théâtre. Une claque historique. Une purge totale. Faire sauter les plombs, tirer la prise. « Table rase », comme ils disaient avant. Mais même les révolutions ont perdu leur

poésie. Aujourd'hui, elles s'achètent en parts sociales et se brandissent en PDF. »

Etienne le savait. Il le sentait dans ses os. Le moment n'était plus à la réforme, ni même à l'indignation. Il était à l'accident nécessaire. La chute comme solution. Le chaos comme échappatoire.

Il rentra au petit matin.

Son appartement était en désordre. Il ouvrit la fenêtre, laissa le vent entrer. Sur la table, un mot écrit à la main. Pas de signature :

Tu croyais que ce serait facile ? Tu n'as encore rien vu.

Il sourit. Malgré lui. L'ombre était toujours là. Et, quelque part, il en avait besoin.

Il s'allongea, bras en croix.

Il se détendit en songeant au Christ...

« Après tout, ce gars-là a lancé une histoire qui tourne encore depuis plus de deux mille ans ; alors pourquoi ne ferais-je pas mieux ? Ou, à minima, autant. Je ne demande pas qu'on me construise des églises — mais un fan-club hystérique sur les réseaux, ça pouvait servir. »

Il sourit.

Il pensa à la suite. Il n'en avait pas fini. Il fallait juste un nouveau masque.

Et un autre terrain.

À SUIVRE...

LE DÉPUTÉ

J'espère que cet extrait vous a plu... et surtout qu'il vous a donné envie d'en découvrir davantage.

Si l'histoire vous a intrigué, si les personnages vous accompagnent encore un peu après votre lecture, alors ne vous arrêtez pas là.

Vous pouvez retrouver le roman en version eBook à seulement 1€ sur Amazon KDP :



Et si vous préférez le tenir entre vos mains, je propose également un exemplaire papier dédié — il vous suffit de me

laisser un message mail, vous avez l'adresse, et je m'occupe du reste.

Et surtout... parlez-en. Commentez. Notez.

Vos avis sont bien plus que des mots : ce sont eux qui font vivre un roman, qui lui donnent de la visibilité, qui lui permettent de rencontrer d'autres lecteurs.

Un livre avance grâce à ses lecteurs.

Vous êtes son énergie.

Au plaisir de partager la suite de l'aventure avec vous.

LE DÉPUTÉ

Copyright 2025

Dépôt SGDL-HUGO n° 01K7GRXW1C8YD8BJV2TPT8JA5X

Certificat n°01K7GS1T7M69NBENZE4R72PTKA

Dépôt légal 2025

V4.17